

Un éclairage néosaussurien de la notion de « sens ouvert » D'un poème d'Yves Bonnefoy à un koan du bouddhisme Tch'an

Simon BOUQUET
Université Paris Ouest
C.N.R.S. ITEM – C.N.R.S. MoDyCo

Résumé. Cet article examine la macro-catégorie sémantique de « sens ouvert » dans la perspective d'une linguistique de l'interprétation (version « galiléenne ») issue de la redécouverte contemporaine du projet épistémologique de Ferdinand de Saussure. Cette notion de « sens ouvert » est utilisée ici pour analyser successivement deux textes appartenant à des cultures, des époques et des genres distants : un poème d'Yves Bonnefoy et un *koan* du bouddhisme Tch'an (Chine, IX^{ème} siècle).

Mots-clés. Sémantique, Saussure, linguistique néosaussurienne, sens ouvert, herméneutique, koan, poésie, Tch'an, Yves Bonnefoy

Notre propos est d'examiner comment une linguistique issue de la redécouverte contemporaine de Ferdinand de Saussure – en l'occurrence : une linguistique néosaussurienne de l'interprétation dans sa version « galiléenne » – éclaire la représentation d'une catégorie sémantique pouvant être nommée « sens ouvert ». Pour ce faire, après avoir rappelé les attendus de cette linguistique, on appliquera sa méthode d'analyse successivement à deux textes appartenant à des cultures, des époques et des genres distants : un poème d'Yves Bonnefoy et un *koan* du bouddhisme Tch'an (Chine, IX^{ème} siècle).

1. Une linguistique néosaussurienne de l'interprétation, version « galiléenne »

N'accordant pas crédit au Pseudo-Saussure du *Cours de linguistique générale*, la linguistique néosaussurienne s'inscrit dans la perspective tracée par les textes saussuriens originaux et notamment par le manuscrit *De l'essence double du langage*¹.

Diamétralement opposé à la définition popularisée par la dernière phrase du *Cours*, selon laquelle « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même », l'objet authentique de la linguistique voulue par Saussure est celui créé par le point de vue d'une science *duelle et unifiée* de la langue et de la parole². Au delà de questions d'exégèse, cette linguistique se justifie par la cohérence de son épistémologie, c'est-à-dire *in fine* par les résultats qu'elle est en mesure de produire. Le programme épistémologique de cette linguistique, dans sa version « galiléenne » (ci-après LNI – pour *linguistique néosaussurienne de l'interprétation*), se laisse résumer comme suit³.

Critères de scientificité et objet empirique. La LNI satisfait à des critères généraux de scientificité : (1) littéralisation de son objet, (2) formalisation et (3) réfutabilité de ses lois. En tant que science, elle implique un protocole d'observation dans lequel les données observées sont dotées de coordonnées spatio-temporelles : ces coordonnées sont en l'occurrence celle de l'interprétation observée dans l'esprit d'un sujet parlant (coordonnée spatiale) et de l'événement de cette interprétation (coordonnée temporelle).

Sémiotité. Le langage est défini par la LNI comme une faculté sémiotique : l'objet transversal et unique de l'interprétation est le signe⁴, ressortissant à une systématité différentielle⁵ sur laquelle portera la littéralisation. La sémiotité linguistique – et donc l'interprétation du signe linguistique – est régie par deux principes : (1) *un principe de compositionnalité* conjuguant (a) l'articulation de trois paliers systémiques de signes de langue (phonèmes, morphèmes et positions syntaxiques) et (b) l'articulation interne, homéomorphe, de chacun ces trois paliers en unités et en plexus ; (2) *un principe d'herméneutité* stipulant que toute séquence de langage peut être analysée comme la détermination de l'interprétation de signes locaux (signes de langue compositionnels) par un signe global⁶ (signe de parole, non

¹ Paru dans : F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002 (ci-après *ELG*)

² L'écart entre le Saussure authentique et le Pseudo-Saussure est patent, si l'on compare, à la dernière phrase du *Cours*, cette formulation autographe : « Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., *le tout étant inséparable* » (*ELG*, p. 45 ; soulignement de Saussure). Dans ses leçons genevoises, le professeur pose clairement l'« essence double » de la linguistique ; ses pseudo-éditeurs le censureront systématiquement à ce propos.

³ Pour une exposition plus détaillée, cf. Pauteur, « Principes d'une linguistique de l'interprétation. Une épistémologie néosaussurienne », in : *L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure* (dir. L. Depecker), *Langages*, N° 185, 2012 et « Triple articulation de la langue et articulation herméneutique du langage : quand *De l'essence double du langage* réinterprète les textes saussuriens », in *Arena Romanistica*, sous presse.

⁴ Saussure, parlant de « toute espèce de signe existant dans le langage », précise ainsi : « signe VOCAL de tout ordre, signe complet tel qu'un mot, ou un pronom, signe complémentaire comme un suffixe ou une racine, signe dénué de toute signification complète ni complémentaire comme un "son" déterminé de langue ; ou signe NON VOCAL comme "le fait de placer tel signe devant tel autre" (...) » (*ELG*, p. 48).

⁵ « Les objets [que la linguistique] a devant elle n'ont jamais de réalité *en soi*, ou *à part* des autres objets à considérer ; n'ont absolument aucun substratum à leur existence hors de *leur différence* ou en DES différences de toute espèce que l'esprit trouve moyen d'attacher à *LA différence fondamentale* (...) » (*ELG*, p. 65).

⁶ À ce signe global (ou signe de parole) font diversement écho des objets conceptuels plus ou moins intuitifs, familiers à diverses approches d'analyse linguistique – dites textuelle, discursive, pragmatique, rhétorique, etc. – mais souffrant, quant à leur utilisation,

compositionnel, pouvant aussi être nommé par commodité *genre* ou *jeu de langage*⁷) – ce signe global étant lui-même considéré comme différentiel, et littéralisé sur la base de cette propriété.

Principe méthodologique. Pour décrire le sens d'une quelconque séquence de langage, la LNI adopte la méthode suivante : elle opposera toute séquence à une séquence homonyme et décrira, sous la forme de lois littéralisées et formalisées, les corrélations entre niveau sémiotique global et niveau sémiotique local, spécifiques à chacune de ces deux séquences homonymes et déterminant leur différence d'interprétation⁸. Le protocole d'observation impliquera que ces lois soient réfutables⁹.

Une particularité de cette épistémologie tient à sa triple réduction : réduction de l'objet à l'interprétation, réduction de l'analyse à la comparaison de séquences homonymes ; réduction de la littéralisation à une grammaticalisation *ad hoc* de la différentialité (c'est-à-dire : une littéralisation relative au corpus de l'analyse, tant au plan global qu'au plan local). Cette triple réduction a pour conséquence que l'analyse demeure différentielle de part en part : si des lois corrént des différences de signifié entre le plan sémiotique global et le plan sémiotique local, ces lois elles-mêmes ne rendent compte *in fine* que d'une *différence de sens* entre deux séquences de langage¹⁰.

C'est la cohérence de ce programme qu'on va mettre à l'épreuve, en soumettant tout d'abord un poème d'Yves Bonnefoy à sa méthode d'analyse.

2. « Sens ouvert » et poésie

Regardant la caractérisation de traits de genre (ou de jeux de langage) rendue possible par la linguistique néosaussurienne, on voudrait montrer comment l'application de cette linguistique au texte poétique fait apparaître, au fil de l'analyse, certains aspects *grammaticaux* de ce qu'on peut appeler *poéticité*. Une caractéristique plus générale de la poéticité pourra, dans un second temps, être postulée sur la base de ces aspects grammaticaux : celle qu'on se proposera de saisir par la notion de « sens ouvert ».

Pour argumenter ces thèses, examinons dans son contexte¹¹ le second quatrain du poème d'Yves Bonnefoy intitulé « La neige », qui clôt la deuxième section du recueil *Ce qui fut sans lumière* :

- v. 5 Davantage de lumière ce soir
- v. 6 À cause de la neige.
- v. 7 On dirait que des feuilles brûlent, devant la porte,
- v. 8 Et il y a de l'eau dans le bois qu'on rentre.

d'un déficit épistémologique : *discours, acte de langage, type, mode, genre, registre, domaine, niveau, thème*, etc.

⁷ Par les termes de *genre* et de *jeu de langage*, on relie le programme épistémologique néosaussurien aux réflexions tant de Schleiermacher que de Wittgenstein.

⁸ Techniquement, l'écriture d'une loi de corrélation dans ce cadre méthodologique suppose un corpus d'interprétation et un corpus de grammaires. Le corpus d'interprétation est composé des deux séquences de langage homonymes (c'est-à-dire : de deux séquences auxquelles un sujet-interprète reconnaît, pour un même signifiant, deux sens différents – le rôle joué par l'homonymie tient ici essentiellement au fait que, la loi de corrélation posant, au plan du signifié global et du signifié local, une corrélation de deux variables, cette loi requiert l'assise d'une constante : c'est, au plan du signifiant, le segment phonologique, fondement de l'homonymie, qui remplit cette fonction). Le corpus de grammaires (autrement dit : de littéralisations différentielles *ad hoc*) comprend : (a) une grammaire différentielle de la valeur *dans ce corpus d'interprétation* des signifiés locaux variant pour chacune des deux séquences ; (b) une grammaire différentielle de la valeur *dans ce corpus d'interprétation* des signifiés globaux de ces deux séquences.

Sur ces bases, seront opérées les littéralisations et les formalisations suivantes. Soient deux séquences de langage homonymes [SQ1] et [SQ2] ; autrement dit, deux segments phonologiques (notés [SgPHO]) interprétés comme phonologiquement identiques : [SgPHO(SQ1)] = [SgPHO(SQ2)], et dont le sens (noté [Sé]), conçu selon un simple jugement de différence, est interprété comme non identique : [Sé(SQ1)] ≠ [Sé(SQ2)]. Soit le signifié global (noté [SéGL]) de chacune de ces deux séquences, représenté par un trait différentiel (TrSéGL...) : [SéGL(SQ1)] ≠ [SéGL(SQ2)] ; [TrSéGL(SQ1) : +X] / [TrSéGL(SQ2) : -X]. Soit le signifié d'un signe local (noté [SéLO]), dont le signifiant appartient à l'homonymie de ces deux textes (phonème(s) – exceptionnellement –, morphème, plexus de morphèmes ou structure syntaxique) ; ce signifié, affecté d'une variation dans chacune des deux séquences, sera représenté par un trait différentiel (TrSéLO...) : [SéLO_i(SQ1)] ≠ [SéLO_i(SQ2)] ; [TrSéLO_i(SQ1) : +a] / [TrSéLO_i(SQ2) : -a]. La loi d'interprétation consistera à établir simultanément les deux corrélations suivantes : [TrSéGL(SQ1) : +X] => [TrSéLO_i(SQ1) : +a] / [TrSéGL(SQ2) : -X] => [TrSéLO_i(SQ2) : -a].

⁹ Le caractère réfutable des lois sera garanti par des tests pouvant être réalisés par/sur des sujets parlants. Ces tests impliquent : (1) un jugement de différence portant sur le sens global des deux séquences considérées (test propre à confirmer que les littéralisations grammaticales du signe global ont un objet réel) ; (2) un jugement d'acceptabilité relatif à des procédures de substitution mettant en évidence les sens différentiels des signes locaux analysés dans chacune des séquences (test confirmant que les grammaires littéralisant ces sens différentiels ont un objet réel).

¹⁰ C'est grâce à sa fondation intégralement différentielle qu'une telle linguistique est susceptible d'induire les analyses grammaticales les plus fines au plan des signes locaux. Et c'est cette fondation, tout autant, qui lui permet d'approcher une caractérisation pertinente de traits de signifiés globaux (ou traits de genre) – une caractérisation qui, même lorsqu'on l'exprime par des termes positifs, demeure *en essence* différentielle. Saussure écrit à ce propos : « Comme il n'y a aucune *unité* (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. Nous sommes forcés de procéder néanmoins à l'aide d'unités positives, sous peine d'être dès le début incapables de maîtriser la masse des faits. Mais il est essentiel de se rappeler que ces unités sont un expédient inévitable (...) et rien de plus » (ELG, p. 83).

¹¹ Ce poème est composé de deux quatrains, le premier quatrain étant : « Elle est venue de plus loin que les routes, / Elle a touché le pré, l'ocre des fleurs, / De cette main qui écrit en fumée, / Elle a vaincu le temps par le silence. » (*Ce qui fut sans lumière*, Paris, Mercure de France, 1987, p. 47) – Pour une analyse plus complète, voir mon article « Linguistique, interprétation et poésie », in : *Yves Bonnefoy, Poésie et savoirs*, Paris, Hermann, 2007.

2.1. Lois de corrélations

Le point d'entrée méthodologique de l'analyse consiste à construire une séquence homonyme. On imaginera, à cette fin, une conversation familière dans le contexte suivant : *Hiver. Une salle de ferme. Un vieux couple de paysans. Elle, nerveuse, vient de dire d'un ton inquiet : « Je trouve tout bizarre ce soir... La pièce est plus claire que d'habitude, non ? Et d'où vient ce bruit curieux dehors ?... Et puis ce fichu feu qui n'arrive pas à prendre dans la cheminée !... »*. La séquence homonyme sera la réponse faite par l'homme, d'une voix bougonne :

« (Mmm...) Davantage de lumière ce soir à cause de la neige... On dirait que des feuilles brûlent, devant la porte... Et il y a de l'eau dans le bois qu'on rentre ! »¹²

Cette opposition de signifiés globaux étant posée (et littéralisée par les traits différentiels [-POESIE] pour la conversation familière et [+POESIE] pour le poème de Bonnefoy)¹³, le tableau qui suit résume les lois de corrélation différentielles pouvant être établies entre les valeurs des signifiés globaux et celles de signifiés locaux des deux séquences d'interprétation homonymes :

| | -POESIE | +POESIE |
|---------------------------------------|---------------------------|---------------------------|
| v. 5 <i>lumière</i> | -polysémie possible | +polysémie possible |
| <i>ce</i> > [GN <i>ce soir</i>] | +deixis temporelle | -deixis temporelle |
| v.6 <i>la</i> > [GN <i>la neige</i>] | +deixis spatio-temporelle | -deixis spatio-temporelle |
| v.7 <i>On dirait</i> | +deixis énonciative | -deixis énonciative |
| <i>la</i> > [GN <i>la porte</i>] | +deixis spatio-temporelle | -deixis spatio-temporelle |
| v.8 <i>il y a</i> | +deixis spatio-temporelle | -deixis spatio-temporelle |
| <i>on</i> | +deixis énonciative | -deixis énonciative |
| V.5-8 temps verbaux ¹⁴ | -narration | +narration |

LUMIERE. L'opposition [-/+polysémie possible] rend compte du fait que, dans l'interprétation [-POESIE], seul le trait [+matériel] (*lumière* au sens physique) est actualisé ; dans l'interprétation [+POESIE] au contraire, l'actualisation du trait [+matériel] n'exclut pas pour autant la connotation d'un trait [-matériel] (*lumière* au sens spirituel) – cette polysémie faisant écho au titre du recueil : *Ce qui fut sans lumière*.

CE SOIR. Le groupe nominal *ce soir*, dans l'interprétation [-POESIE], est embrayé sur la temporalité réelle, datable, de l'énonciation (en termes sémiotiques, il s'agit d'une indexicalité extratextuelle temporelle) ; ce n'est pas le cas dans l'interprétation [+POESIE].

LA NEIGE. Dans l'interprétation [-POESIE] le groupe nominal *la neige*, par l'interprétation spécifique de son déterminant, réfère à une situation réelle (dans une indexicalité spatio-temporelle) ; il n'en va pas de même dans l'interprétation [+POESIE].

ON DIRAIT. Dans l'interprétation [-POESIE], *on dirait* peut être remplacé par *il me semble* ou *j'ai l'impression* : ce test confirme la sui-référence au locuteur de cette expression (dans une indexicalité extra-textuelle énonciative) ; dans l'interprétation [+POESIE], la glose *il semble* est plus adéquate, le poème ne construisant pas ici de semblable « locuteur ».

LA PORTE. Même remarque que *la neige*.

IL Y A. Même remarque que *la porte* et *la neige*.

ON. Dans l'interprétation [-POESIE], *on* réfère au locuteur amplifié (indexicalité extra-textuelle énonciative) ; dans l'interprétation [+POESIE], la valeur de *on* est de type anaphorique. En outre, dans l'interprétation [-POESIE], la portée de *rentre* peut être réduite à la sphère du locuteur et de son interlocuteur ; dans l'interprétation [+POESIE], cette portée est plus étendue, encore qu'indistincte.

TEMPS VERBAUX. Sans entrer dans l'analyse détaillée de ces valeurs, on peut noter qu'un trait [-narration] est actualisé dans l'interprétation [-POESIE], par opposition à un trait [+narration] actualisé dans l'interprétation [+POESIE].

2.2. Classification des corrélations analysées dans le genre noté [+POESIE] et caractère typique de cette classification

Les traits locaux ainsi déterminés par le signifié global [+POESIE] se laissent classer en trois catégories.

1° *Non-déixis.* L'opposition du poème à la conversation fait apparaître que, alors que cette dernière actualise de nombreuses valeurs déictiques – deixis temporelle (*ce soir*), deixis spatio-temporelle (*la neige*, *la porte*, *il y a*), deixis énonciative (*on dirait*, *on rentre*) –, les termes correspondants du poème ne sont pas déictiques : l'énonciation poétique n'est gagée ni par un temps réel, ni par un lieu réel, ni par un énonciateur physiquement présent.

2° *Actualisation polysémique.* L'analyse de *lumière* note que la possibilité d'une interprétation (actualisation) polysémique est incongrue dans le jeu de langage « conversation » envisagé ici, alors qu'elle est naturelle dans le jeu de langage « poème ».

3° *Fiction poétique.* Dans le poème, la valeur [+narration] du présent de l'indicatif, mise en évidence par son opposition à la valeur [-narration] de la conversation, révèle que le texte poétique est le lieu d'une sorte de « fiction » –

¹² Une autre séquence homonyme pourrait être le paragraphe d'un « journal intime », aux feuillets datés : les traits grammaticaux y seraient peu ou prou identiques à ceux du genre « conversation ».

¹³ On pourrait indifféremment noter cette opposition par les traits [- CONVERSATION] et [+ CONVERSATION].

¹⁴ On entend par *temps verbaux* les inflexions de mode et de temps correspondant aux cinq positions syntaxiques INFL (inflexion de phrase) de ce quatrain : celles attachées à l'« ellipse » verbale de la phrase correspondant au vers 5, à *on dirait*, à *brûlent*, à *il y a*, et à *rentre*.

qui n'est pourtant comparable ni à celle d'un conte, ni à celle d'un roman ou d'une nouvelle. On peut à ce propos parler de *fiction poétique*.

Avant même de procéder à notre analyse par l'écriture de lois de corrélation, on aurait pu faire l'hypothèse que la confrontation d'un texte poétique à son homonyme non poétique mettrait en lumière des distinctions de valeurs locales caractérisant la poéticité – et de fait cette hypothèse se trouve confirmée par nos corrélations.

Sans prétendre que les catégories captées par les présentes lois de corrélation sont les catégories essentielles d'une caractérisation linguistique de la poéticité, on peut néanmoins supposer qu'elles éclairent la question générale de cette caractérisation. En effet, la catégorisation que l'analyse a fait apparaître permet de préciser l'intuition selon laquelle la poésie produit un sens *moins déterminé, c'est-à-dire plus « ouvert »* que, par exemple, le sens ordinaire d'une conversation. C'est bien une telle « ouverture du sens » qui se voit éclairée ici, au plan grammatical, par les trois catégories identifiées – lesquelles concourent en outre à se renforcer mutuellement au sein d'une isotopie [–DETERMINATION] (ou [+SENS OUVERT]) :

– *le sens poétique est ouvert en raison de son caractère de non-déixis* : le temps représenté peut être perçu comme appartenant à des sphères d'existence multiples, plus ou moins définies ; il en va de même de l'espace représenté ; et l'instance énonciatrice elle-même, en tant que non déictique, est représentable à la fois comme distincte et indistincte, comme une et multiple¹⁵ ;

– *le sens poétique est ouvert en raison de son actualisation polysémique possible* (la multiplication des signifiés pouvant prendre, comme ici, la forme d'une connotation ou se réaliser dans le jeu classique des figures) ;

– *le sens poétique est ouvert en raison de la fiction poétique* : la narration y ressortit à une mimésis elle-même en quelque sorte multipliée, irisée, plus proche de celle du rêve que de celle du récit ou de l'histoire.

Qualifier ainsi d'*ouvert* le sens poétique ne revient pas à prétendre qu'il se construit *ad libitum* ou de manière aléatoire : tout au contraire, cette ouverture est organisée – orientée – par la visée propre de la poéticité¹⁶.

On va maintenant examiner comment la visée d'un autre genre de texte, appartenant à une autre époque et d'une autre culture – les *koan* du bouddhisme Tch'an – oriente d'une façon qui lui est propre un autre type d'ouverture du sens.

3. « Sens ouvert » et *koan*

3.1. La tradition des *koan* dans le Tch'an

Il y a près de quinze siècles, bien avant de s'implanter au Japon sous le nom de *Zen*, le bouddhisme Tch'an a instauré en Chine un style d'enseignement dans lequel les *gong'an* tiennent une place centrale. Ce terme chinois, plus connu en Occident sous sa forme japonaise *koan*, est habituellement compris comme désignant une question énigmatique, voire absurde, posée par un maître – ou encore une phrase du même acabit donnée comme objet de méditation – dans le but de susciter l'éveil d'un disciple :

Quel était ton visage avant la naissance de tes parents ?

Quel bruit fait une seule main en applaudissant ?

Comment faire pour sortir une oie d'une bouteille sans la casser ?

Dans la même veine, un *koan* peut être la réponse d'un maître à une question – comme cette répartie du maître Tchao-tcheou (778-897) :

(*Question d'un moine*) Pourquoi Bodhidharma est-il venu de l'Ouest ?¹⁷

(*Réponse de Tchao-tcheou*) Le cyprès dans la cour d'entrée.

Il serait hasardeux de vouloir étudier la sémantique des *koan*, du point de vue de leur signifié global, sans prendre en considération la spécificité du courant de pensée qui leur a donné naissance.

La « réforme Tch'an », dès le VI^{ème} siècle, se fonde à la fois sur une réaction à la scolastique du bouddhisme chinois des siècles précédents, et sur un approfondissement de la rencontre du bouddhisme et du taoïsme – pour faire bref : un syncrétisme de la « voie négative » du Dao et de la doctrine bouddhiste de la « vacuité ». De cette double source, découle le style singulier du Tch'an : son *ton* est parfois proche de celui du taoïsme, il ne produira aucun texte doctrinal, et ses maîtres se montreront particulièrement iconoclastes.

Si les quelques exemples de *koan* donnés ci-dessus font écho à ce style Tch'an, il convient de remarquer que ces phrases sont citées hors contexte – comme c'est généralement le cas lorsque l'on s'y réfère. Il n'en va pas de même dans

¹⁵ S'il en va ainsi de l'énonciateur du poème, son « interlocuteur » lui-même se laisse construire selon la logique de « sphères d'empathie » multiples ; ainsi le lecteur livré à l'expérience poétique n'est-il, en tant que tel, pas vraiment distinct du *je-poète* (ce dernier fût-il matérialisé ou non par le texte).

¹⁶ On peut voir une illustration de cette visée organisatrice dans l'actualisation polysémique du mot *lumière* : dans le fait que le thème paradigmatique de la poésie lyrique « union de l'homme à la nature » contribue à donner un contenu à la superposition sémantique de la valeur connotée [–matériel] (lumière de l'esprit) à la valeur dénotée [+matériel] (lumière physique). – C'est cette visée organisatrice générale de la poésie, regardant un sens qui n'est pas figé mais ouvert, qui permet de comprendre ce qui apparaît comme un paradoxe : *que le cœur de la poéticité soit essentiellement – intégralement pourrait-on dire – traduisible de langue à langue.*

¹⁷ Bodhidharma, moine indien venu de Perse au VI^e siècle, est considéré comme le fondateur du bouddhisme Tch'an et le premier patriarche chinois.

les « recueils de *koan* », supports traditionnels de la transmission écrite de ces phrases à partir du XI^{ème} siècle¹⁸ : elles y apparaissent toujours dans un dialogue ou au sein d'une historiette. Autrement dit, elles y prennent sens dans le contexte de l'enseignement des maîtres – abrupt, parfois brutal ou grossier, toujours dérangeant. D'autres écrits, antérieurs aux « recueils de *koan* », les *yu-lou* (« recueils de propos »), nous renseignent sur la nature de cet enseignement : en parcourant par exemple le *Lin-tsi-yu-lou*¹⁹ – recueil des propos du patriarche Lin-tsi (jap. *Rinzai*) – on découvre que toutes les paroles de ce maître du IX^{ème} siècle sont, d'une certaine manière, pétrées de l'esprit de ce qui sera prêté ultérieurement aux *koan*. En fait, le *Lin-tsi-yu-lou*, texte de référence du Tch'an s'il en est, peut être regardé dans son entier comme un *koan*.

3.2. Le Tch'an et le tétralemmes de Nagarjuna

Ce dont témoignent aussi les « recueils de propos », c'est que, si l'enseignement du Tch'an procède d'un esprit réformateur et syncrétique, il n'en reste pas moins fortement relié aux sources du bouddhisme²⁰. De ce lien, le *Lin-tsi-yu-lou* donne un indice significatif : le patriarche, énonçant ce qu'on appelle « les quatre alternatives de Lin-tsi » (« parfois supprimer l'homme sans supprimer l'objet ; parfois supprimer l'objet sans supprimer l'homme ; parfois supprimer à la fois l'homme et l'objet ; parfois ne supprimer ni l'homme ni l'objet »²¹), s'appuie sur la logique formelle du *catuṣkoṭi* (dit encore *tétralemmes*), définie au II^{ème} siècle par le maître indien Nagarjuna²² – une logique qui revêt une importance majeure dans l'étayage intellectuel bouddhiste, car elle permet de penser les catégories de la « vacuité » et la « non-dualité »²³.

La logique du *catuṣkoṭi*, exposée et appliquée par Nagarjuna dans son célèbre *Traité du Milieu*²⁴, consiste à considérer un concept selon quatre étapes successives :

- (1) comme référant à un étant
- (2) comme référant à un non-étant,
- (3) comme référant simultanément à un étant et à un non-étant,
- (4) comme, simultanément, ne référant ni à un étant ni à un non-étant.

Appliquée à une proposition plutôt qu'à un concept, cette logique considérera et réfutera successivement cette proposition :

- (1) comme étant vraie
- (2) comme n'étant pas vraie
- (3) comme étant à la fois vraie et non vraie
- (4) comme n'étant, à la fois, ni vraie ni non vraie.

Une telle « logique de la réfutation », incommensurable avec la logique aristotélicienne mais non avec la pensée chinoise²⁵, ne démontre pas tant la nature illusoire des phénomènes et des qualités liées à ces phénomènes, que la nature illusoire de ces phénomènes et de ces qualités *en tant qu'objets de pensée*. En conséquence, elle permet de capter non la vérité, comme le fait la logique aristotélicienne, mais au contraire l'« illusion de vérité » : elle met en évidence la nature construite de la pensée en déconstruisant les représentations ordinaires de celle-ci (représentation du soi, de la naissance, de la mort, etc.). C'est ce à quoi s'applique inlassablement Nagarjuna dans son *Traité du Milieu*.

Or, dans les *koan*, tout se passe comme si c'était à la parole sensée dévoiler la vacuité et la non-dualité que s'appliquait le tétralemmes. En d'autres termes, tout se passe comme si les *koan*, dans leur incohérence apparente, avaient pour fonction

¹⁸ Parmi les plus célèbres de ces « recueils de *koan* » figurent : au XII^{ème} siècle, le *Bi yan lu*, compilé par le maître Yuanwu Keqin de l'école Lin-tsi (reprenant une compilation, établie au début du XI^{ème} siècle par Xuedou Chongxian, considérée comme le tout premier recueil de *koan*) et le *Cong-rong-lu* de Hongzhi Zhengjue (école Caodong) ; au XIII^{ème} siècle, le *Wu-men-guan* de Wumen Huikai (école Lin-tsi) et le *Shinji Shobogenzo*, compilé en chinois par Dogen, le fondateur de la branche japonaise de l'école Caodong (jap. *Soto*). (Cette transmission écrite est, bien sûr, parallèle à la transmission essentiellement orale et expérimentale du zen, dont l'écrit est en l'occurrence la chronique.)

¹⁹ *Entretiens de Lin-tsi*, traduits et commentés par Paul Demiéville, Paris, Fayard, 1972. Ces « propos » sont répartis, dans le texte original, entre (1) des enseignements (*chang-f'ang*), souvent dialogués avec les auditeurs, moines et laïcs, (2) des séances d'instructions collectives réservées aux seuls moines, fréquemment dialoguées elle aussi, (3) des entretiens individuels (*ke'an-pien*), incluant des dialogues de la vie quotidienne. – Lin-tsi (mort en 867, *Rinzai* en japonais) est considéré comme le fondateur de l'« école des *koan* ». Ses *yu lou* ne s'en inscrivent pas moins dans une longue tradition, à la suite, entre autres, de ceux de Houei-neng (638-713), Chen-houei (668-760), Ma-tsou (709-788), Houang-po (?-850).

²⁰ « Loin de pouvoir être réduit à un simple taoïsme philosophique, le Tch'an (...) lui donne un sens dans la spiritualité bouddhique dont il retrouve le cœur en allant droit à son but premier : le salut par l'illumination. En cela, le Tch'an est bien représentatif de la superbe liberté d'esprit qui caractérise la culture des Tang (...) » Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 413 (les chapitres 15 et 16 de cet ouvrage étant un exposé limpide du « grand bouleversement bouddhique » en Chine à la période qui nous occupe.

²¹ « Instructions collectives », § 10, *Entretiens de Lin-tsi op. cit.*, p. 51

²² Nagarjuna est le fondateur de l'école Madhyamika, fine fleur du bouddhisme Mayhana.

²³ Ces deux catégories de la pensée bouddhiste, que Nagarjuna a contribué à éclairer, ont trait à une conception « structuraliste » de l'interdépendance et de l'impermanence, selon laquelle tous les phénomènes sont exempts d'existence séparée et d'être stable. Cette conception offre, d'ailleurs, des analogies frappantes avec la pensée de Saussure.

²⁴ Ce traité – *Prajñānāma mūla madhyamaka kārikā* (« Stances-racine de la voie du milieu ») – systématisait et généralisait un mode de raisonnement propre à la logique indienne.

²⁵ Elle contrevient au principe aristotélicien du tiers-exclu. En revanche, ainsi que le note Anne Cheng, elle « trouvera un écho puissant dans l'école taoïste dite du 'Double Mystère' (Chongxuan) (...) » (*Histoire...*, *op. cit.* p. 375).

de déconstruire le sens *en tant que tel* : en tant que donnant le sentiment illusoire d'être « non vide », c'est-à-dire d'être non interdépendant des autres sens possibles²⁶.

De cette hypothèse que le tétralemmes est sous-jacent à l'interprétation des *koan*, peut répondre, dans la perspective d'une linguistique néosaussurienne, une formulation purement sémiotique : *que la logique du tétralemmes constitue, en elle-même, une « substructure » de l'interprétation des koan*²⁷.

3.3. Le tétralemmes comme substructure de l'interprétation des koan

Pour mettre cette hypothèse sémiotique à l'épreuve de l'analyse, il convient préalablement de préciser comment les quatre étapes successives du tétralemmes peuvent sous-tendre quatre signifiés globaux distincts, susceptibles de déterminer différentiellement l'actualisation du sens d'un *koan*.

De fait, ces quatre signifiés globaux peuvent être identifiés comme ressortissant à *une application particulière de la structure du tétralemmes*.

(1) *La structure du tétralemmes*, dans sa version propositionnelle, pourra être littérisée par l'arborescence binaire suivante qui en exprime le caractère oppositif :

- 1. : +TIERS EXCLU
- 1.1. : +VRAI
- 1.2. : -VRAI
- 2. : -TIERS EXCLU
- 2.1. : +(VRAI et -VRAI)
- 2.2. : -(VRAI et -VRAI)

(2) *L'application particulière de cette structure* reviendra à constituer les traits différentiels ci-dessus en « valeurs » successives d'une proposition – qui pourra à son tour être littérisée comme un trait oppositif – énonçant une caractéristique du signifié global d'un *koan* quelconque. Une telle caractéristique peut être formulée par un double prédicat, attribué à ce *koan* quelconque :

- « être une question » (ou « être une réponse »)
- « avoir du sens » (ou « ne pas avoir de sens »).

Soumise aux quatre valeurs du tétralemmes, la proposition complexe contenant ce double prédicat permettra de construire, dans sa version « avoir du sens »²⁸, les signifiés globaux suivants :

- (a) pour un *koan*-question (K_q) :
- 1.1. « (K_q) est une question qui a du sens »²⁹
- 1.2. « (K_q) est une question qui n'a pas de sens »

- 2.1. « (K_q) est une question qui, simultanément, a du sens et n'a pas de sens »
- 2.2. « (K_q) est une question qui, simultanément, n'a ni du sens ni pas de sens »

- (b) pour un *koan*-réponse (K_r) :
- 1.1. « (K_r) est une réponse qui a du sens »
- 1.2. « (K_r) est une réponse qui n'a pas de sens »

- 2.1. « (K_r) est une réponse qui, simultanément, a du sens et n'a pas de sens »
- 2.2. « (K_r) est une réponse qui, simultanément, n'a ni du sens ni pas de sens »

On notera que – contrairement à la substructure analysée pour un poème (multiplication ouverte de signifiés locaux), la substructure envisagée ici est une *multiplication fermée* de signifiés globaux (cette multiplication étant fermée par les quatre options du tétralemmes).

Ceci demeure toutefois, pour l'instant, une simple hypothèse. L'analyse différentielle, seule, en attestera la pertinence.

3.4. Analyse différentielle du koan de Tchao-tcheou

- Prenons le dialogue mémorable :
- Pourquoi Bodhidharma est-il venu de l'Ouest ?
 - Le cyprès dans la cour d'entrée.

Soumettons à l'analyse la réponse de Tchao-tcheou (notée (K_r)), considérée comme un *koan*. A cette fin, les traits de signifié global qu'on retiendra s'attacheront au double prédicat suivant :

(1) « être une réponse » – premier prédicat, noté R , invariant aux quatre étapes du tétralemmes et signifiant en l'occurrence, dans le contexte de l'enseignement d'un maître Tch'an, « être une réponse à la question (notée Q) *Pourquoi Bodhidharma est-il venu de l'Ouest ?* » ;

²⁶ La récurrence de ces situations, fondatrice d'une méthode (le mot *méthode* est essentiel dans l'histoire du Tch'an) fait qu'elles sont nommées *cas*, par un terme, *gong'an*, qui désigne initialement un « cas » de jurisprudence.

²⁷ Sur une autre approche sémiotique du tétralemmes, voir : Hébert, L. et Guillemette, L., « Carré sémiotique et tétralemmes (*catuskoi*) », *Performances et objets culturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

²⁸ Pour un exemple de sa version « ne pas avoir de sens », cf. *infra*, 4.4.

²⁹ « (K_r) est une réponse qui a du sens » sténographie « (K_q) est une question qui a du sens » est vrai ». Les trois propositions suivantes sont construites sur le même modèle.

(2) « ne pas avoir de sens » – second prédicat, relatif au précédent, qui sera soumis successivement aux quatre valeurs du tétralemme (ce prédicat désignant, à l'étape de la première valeur du tétralemme, une réponse absurde).

En résumé :

1.1. « (K_r) est une réponse qui n'a pas de sens » – littéralisé $[R(-SENS)]$

1.2. « (K_r) est une réponse qui a du sens » – littéralisé $[R(+SENS)]$ ³⁰

2.1. « (K_r) est une réponse qui, simultanément, n'a pas de sens et a du sens » – littéralisé $[R(-SENS \text{ et } +SENS)]$ ³¹

2.2. « (K_r) est une réponse qui, simultanément, n'a ni pas de sens ni du sens » – littéralisé $[R(-(-SENS \text{ et } +SENS))]$ ³²

Le tableau ci-dessous esquisse des corrélations pouvant être posées entre signifiés globaux et signifiés locaux, selon cette matrice générale :

| | (1.1.) [R(-SENS)] « (K_r) est une réponse qui n'a pas de sens » ³³ | (1.2.) [R(+SENS)] « (K_r) est une réponse qui a du sens » (« sens ouvert » ³⁴) |
|---|--|---|
| <i>Un cyprès dans la cour d'entrée.</i> | <p>(K_r) ne répond pas au contenu propositionnel de la question (Q) – interrogation sur une cause)</p> <p>(K_r) ne répond pas à un implicite de la question (Q)</p> <p>[$-INFL_{\text{temps}}$] valeur non fixée de l'inflexion temporelle de la phrase (implique : [$-$indexicalité temporelle])</p> <p>[$-$métaphore]</p> | <p>(K_r) répond au contenu propositionnel de la question (Q) – interrogation sur une cause³⁵)</p> <p>(K_r) répond à un implicite de la question (Q)³⁶)</p> <p>[$+INFL_{\text{temps}}$] inflexion temporelle de la phrase : présent de concomitance (implique : [$+$indexicalité temporelle])</p> <p>[$+$métaphore] :</p> <ul style="list-style-type: none"> . l'inflexion temporelle est métaphore du maintenant (cf. supra [$+INFL_{\text{temps}}$])³⁷ . le circonstant de lieu est métaphore de l'ici ([$+$indexicalité locale])³⁸ . cyprès est métaphore du contenu de l'enseignement³⁹ . etc. |

| | (2.1.) [R(-SENS et +SENS)] « (K_r) est une réponse qui, simultanément, n'a pas de sens et a du sens » | (2.2.) [R(-(-SENS et +SENS))] « (K_r) est une réponse qui, simultanément, n'a ni pas de sens ni du sens » |
|---|---|--|
| <i>Un cyprès dans la cour d'entrée.</i> | <p>(K_r) actualise <i>simultanément</i> les principes généraux⁴⁰ et les traits oppositifs actualisés par les signifiés globaux [R(-SENS)] et [R(+SENS)]</p> | <p>(<i>Simultanément</i>, (K_r) n'actualise ni les principes généraux et les traits locaux actualisés par le signifié global [R(-SENS)], ni ceux actualisés par le signifié global [R(+SENS)]</p> |

La pertinence qu'il y a à considérer le tétralemme comme substructure de l'interprétation des *koans* se soutient du fait que les signifiés globaux [R(-SENS)] et [R(+SENS)], s'excluant l'un l'autre dans une logique du tiers exclu, constituent pourtant chacun, dans l'esprit de la tradition Tch'an, une réponse consistante à une question comprise, ici, comme portant sur l'éveil de la conscience – autrement dit : une question comprise comme portant sur le sens profond de la venue en Chine de Bodhidharma, indissociable du sens profond de l'enseignement du Bouddha. Les multiples

³⁰ [R(+SENS)] est la notation réduite de [R(-(-SENS))] (littéralement : « n'est pas une réponse qui n'a pas de sens »)

³¹ [R(-SENS et +SENS)] est la notation réduite de [R(-SENS et -(-SENS))]

³² [R(-(-SENS et +SENS))] est la notation réduite de [R(-(-SENS et -(-SENS)))]

³³ La réponse « Un cyprès dans la cour d'entrée » équivaut, à cet égard, à n'importe quelle autre réponse : « une poule dans le poulailler », « il pleut », « prout », etc.

³⁴ Le « sens ouvert » de (K_r) est déterminé par le jeu de langage « réponse d'un maître Tch'an » : soit (K_r) répond, de façon ouverte, au contenu propositionnel de (Q) ; soit (K_r) répond, de façon ouverte, à une motivation implicite de (Q) . Les corrélations mentionnées le sont donc à titre d'exemple.

³⁵ Par exemple : réponse portant sur le sens « historique » de la venue de Bodhidharma en Chine.

³⁶ Par exemple : réponse portant sur le sens que revêt, pour le questionneur, l'enseignement transmis par la lignée de Bodhidharma.

³⁷ Par exemple : « occupe toi du présent, non du passé »

³⁸ Par exemple : « occupe toi de l'ici, non de l'ailleurs »

³⁹ Par exemple : (pratique méditative vs. recherche intellectuelle) « enracine-toi dans la terre » ; ou « tais-toi » (un arbre ne parle pas), pouvant signifier aussi « ta question n'a pas d'intérêt ».

⁴⁰ La description de ces principes figure entre parenthèses dans les présents tableaux.

interprétations possibles correspondant au signifié global [R(+SENS)] répondent, explicitement ou implicitement, à cette question en renvoyant à ce que la tradition Tch'an nomme *la méthode* ; tandis que le rejet de la question induit par le signifié global [R(-SENS)] est une autre façon de renvoyer l'auditeur à la méthode – une façon comparable aux cris et aux coups de bâtons souvent utilisés à cette fin par les maîtres Tch'an.

De ce point de vue, on pourrait considérer que les interprétations répondant aux signifiés globaux [R(-SENS et +SENS)] et [R(-(-SENS et +SENS))], aberration logique équivalant à une réponse « signifiant n'importe quoi », ne sont que des variantes de l'interprétation déterminée par le signifié global [R(-SENS)]. Pourtant, selon la logique du « tiers non exclu » et selon le principe du tétralemme, le signifié global [R(-SENS et +SENS)] donne accès à un tout autre champ de signification, même si celui-ci échappe à l'entendement habituel : précisément un champ dans lequel une réponse « signifiant n'importe quoi » (signifié global [R(-SENS)]) revêt une signification non opposable à – parce que *de même nature que* – celle d'une réponse « significative » (signifié global [R(+SENS)]).

Quant au signifié global [R(-(-SENS et +SENS))], il ouvre sur un champ de signification encore plus inouï : celui dans lequel une proposition, tout en ressortissant à une modalité de la construction linguistique du sens, ne signifierait, en l'occurrence, ni n'importe quoi ni quelque chose.

Cette analyse particulière illustre, probablement, un fait général : tout comme la poésie œuvre sans relâche à poétiser le non poétique et à dépoétiser le poétique⁴¹, le *koan* Tch'an s'emploie successivement, déterminé par sa substructure, à donner du sens à ce qui n'a pas de sens et à priver de sens ce qui a du sens, puis à nier la validité de ce double mouvement, et enfin à nier la validité de cette dernière négation elle-même. En cela, tout *koan*, saynète du « sens du sens » – objet par excellence de l'illusion du plein et de la dualité –, est un enseignement de la vacuité et de la non-dualité.

De cette particularité, il semble que les maîtres Tch'an aient été parfaitement conscients. Ainsi Wumen Huikai (*jaφ*. Mumon Ekai), maître chinois du XIII^{ème} siècle de la lignée de Lin-tsi, commente-t-il de la manière suivante, dans son fameux recueil de *koan* dit *Mumonkan*, le dialogue de Tchao-tchéou :

Si vous comprenez bien la réponse de Tchao-tchéou, il n'existe plus pour vous ni Sakya⁴² devant, ni Maitreya⁴³ derrière.

Le langage ne développe pas le fait,
Ne peut décrire toutes choses.
Le mot ne coïncide pas avec le mouvement vital.
Celui qui accepte le mot se perd,
Celui qui stagne dans la parole s'égare.

C'est en raison de la subtilité de son rapport au langage, sans doute, que le Tch'an, version « taoïste » du bouddhisme, est souvent considéré aussi comme une branche mystique de ce dernier – et, d'un point de vue sociologique, on peut tenir que les *koan* relèvent, dans leur transmission, du paradoxe d'une « mystique institutionnalisée ».

Ceci étant, du point de vue sémantique qui nous occupe, ils ressortissent, en tant que genre de texte – tout autant que la poésie d'un auteur français du XX^{ème} siècle, mais selon de toutes autres modalités – à cette macro-catégorie sémantique que l'on a nommée « sens ouvert » et qui semble pouvoir désigner des manifestations absolument singulières d'un principe absolument général : la détermination de l'interprétation des signes grammaticaux par l'interprétation des genres globaux dans lesquels ces signes locaux prennent sens.

⁴¹ Cf. mon article « Linguistique, interprétation et poésie », *art. cit.*

⁴² Bouddha du passé.

⁴³ Bouddha du futur.